LOUISIANAISE

I

Tout récemment, dans la volumineuse *Abeille* du 1er septembre, Mme Emma H. Matthey, sous le titre *Louisianaise*, publiait un article fort bien fait, très soigneusement écrit, d'une langue française excellente, et dans lequel on sentait la respiration et le battement du cœur. Est-ce qu'on fait rien de bien et de beau sans le cœur ? L'esprit lui-même, sans le cœur, est aride.

Mme Matthey, comme de juste, dans cet article qu'on aurait désiré plus long, qui aurait pu être une *étude*, si le caractère des journaux politiques et quotidiens le permettait, parlait de la Louisianaise d'avant la guerre, de la Louisianaise pendant la guerre et de la Louisianaise d'aujourd'hui.

Comme nous avons, nous aussi, connu les deux premières, et comme nous connaissons la troisième, ne pouvons-nous pas témoigner que Mme Matthey ne s'est point trompée et que c'est justice bonne et méritée qu'elle a rendue à ses compatriotes ?

Seulement, que Mme Matthey nous excuse si nous prenons la parole après elle. N'est ce pas pour approuver, et faut-il oublier l'hommage quand l'hommage est dû ? Le public est si silencieusement ingrat pour les nobles femmes qui lui sèment souvent les perles de leur esprit et de leur cœur ! Il ne sait pas même dire merci.

Mais passons et parlons de la Louisianaise d'avant la guerre.

Celle-là, en effet, paraît être entourée de plus de poésie que les autres, et nous la voyons dans une légende de splendeur exceptionnelle qui manque à ses filles. Car elle fut magnifiquement belle, blanche comme un lis, point brûlée par le soleil de la Louisiane, point fatiguée par le travail, servie par une domesticité nombreuse et attentive, reine et souveraine d'une habitation où rien ne manquait, où tout désir était satisfait, où le luxe était souvent princier. Cette blanche reine, du reste, comme épouse et comme mère, était presque toujours, sinon toujours, une femme accomplie, même quand le mari oubliait de l'être, —ce qui lui arrivait parfois,—et comme elle avait le cœur et la charité de la femme, n'étant pas non plus complice d'une institution qu'elle n'avait point créée, sa présence, sa parole et sa prière adoucissaient et tempéraient souvent les sévérités et les duretés de l'esclavage. La maîtresse n'était pas cruelle, et plus d'une a souffert. Quant à la jeune fille, belle aussi, belle comme l'avait été sa mère, toujours charmante et gracieuse, ordinairement splendide avec ses deux grands yeux noirs et son fardeau de cheveux qui pouvaient lui faire un manteau de reine, elle avait le cœur de sa mère, et c'était un oiseau d'amour qui chantait dans le rêve bleu de ses dix-huit printemps. Il fallait l'aimer.

Toutes les jeunes Créoles, du reste, comme on les appelait alors, possédaient une distinction native admirable, une distinction de race qui émerveillait notre vieil ami A. Schrieber, capitaine alors et parcourant les Attakapas à l'époque de la guerre. Et cette distinction native, qui n'est point le résultat de l'éducation ou de l'affinement social, se trouvait aussi bien dans la très modeste maison du fermier que dans la résidence princière et aristocratique du planteur.

A vrai dire, par ces Attakapas au nom indien et sauvage,—Attakapas, en indien, signifie *anthropophages*—quand on relit les premières pages de l'immigration et de la colonisation, pages si pleines de poésie que Longfellow y a placé son divin poème d'*Evangeline*, on rencontre presque partout des noms appartenant à l'histoire glorieuse de la France et dont les porteurs n'ont point à rougir.

Quant à la langue que parlaient les Louisianaises et les Créoles d'alors, sans accent et agréablement, gracieusement, quelquefois avec élégance, toujours avec l'admirable accueil de l'hospitalité aux lèvres, c'est-à dire un sourire, était-ce la langue politique du grand capitaine Pharr ou celle de Don Caffery, l'orateur stentorial à la trompe d'éléphant ?

Toutes ces charmantes Attakapiennes d'antan, que notre ami Barde a si poétiquement chantées à ses bonnes heures de poésie, parlaient français, et St-Martinville, bien qu'anglo saxonnisé depuis, doit s'en souvenir encore.

C'était avant la Confédération.

II

Le rêve de la Confédération fut sans doute un rêve, puisqu'il ne se réalisa point, et les vaincus, nous le savons, ont toujours tort, à moins que les fils, à l'heure inattendue,—ce qui n'est jamais impossible,—ne reprennent le rêve des pères et ne les vengent. Car les vainqueurs peuvent être ceux qui abusent injustement et cruellement, et l'on prétend alors que l'heure du châtiment vient pour eux.

Mais le rêve de la Confédération eut pourtant plus de trois années de réalité, de vérité et de grandeur, et ce n'est point misérablement qu'il s'est évanoui. Bien peu s'en est fallu, vraiment, pour qu'il eût son heure de triomphe, et c'est le boulet de servitude que le Sud traînait encore à son pied qui en fut sans doute la cause. Mais la lutte du Sud contre le Nord, au fond de laquelle il y avait plus que ce que les écrivains y ont mis, a été une lutte véritablement héroïque et gigantesque. Dans aucune nation et à aucun temps, on ne trouve rien de comparable. Il y eut, pendant ces trois années de Confédération, des rencontres d'armées formidables, des mêlées terribles et sanglantes qui virent plusieurs soleils, des batailles épiques comme l'Amérique n'en avait point connu jusqu'alors et qui réduisaient à de simples combats celles de la Révolution américaine elle-même. Et ces batailles, dont le nombre est grand et le nom glorieux, dont le souvenir ne sera point effacé après plusieurs générations d'hommes, qui ont été livrées pendant plus de trois ans, ici, là, partout où la jeune Confédération avait son drapeau et ses combattants, pour ne pas dire ses héros et ses braves, ont presque partout et presque toujours dit l'éclatante victoire du Sud et de ses admirables volontaires à l'uniforme gris. Car le Nord, lui, malgré son nombre, eut des mercenaires.

Et vous savez bien aussi que les généraux du Sud et des phalanges confédérées, qui ont combattu jusqu'au dernier moment, qui n'ont point été abandonnés par leurs incomparables soldats, qui luttaient dans les conditions d'une minorité ou d'une infériorité numérique décourageante, ont eu sur leurs vainqueurs l'incontestable supériorité d'un génie militaire que les vainqueurs eux-mêmes ont reconnue et ont dû reconnaître. Dans aucune histoire, même écrite par un homme du Nord, nous ne voyons une comparaison établie entre les généraux du Sud et ceux du Nord, ni entre les soldats des deux armées. Grant, le général heureux et généreux du reste, que la présidence récompensa, n'est pas l'égal de R. E. Lee, ni Sheridan l'égal de Stonewall Jackson.

C'est le nombre, le nombre formidable, le nombre qui ne diminue pas mais qui augmente, le nombre qui est l'éternel argument de la force et de la victoire, qui a écrasé la Confédération et qui a emporté le rêve.

Mais la Louisianaise, pendant ces trois années de guerre héroïque, de souffrances courageuses et de sentiments exaltés par le patriotisme, a été vraiment belle de foi, de fermeté et d'espérance.

Elle n'a ni faibli, ni fléchi, ni douté.

Elle n'a point dit au mari hésitant : Reste.

Elle n'a point dit au fils impatient : Plus tard.

Elle n'a point dit au fiancé : Ils sont assez qui combattent.

Elle les a tous embrassés au départ, et si son cœur pleurait, elle ne laissait pas voir des larmes à ses yeux d'épouse, mère ou de fiancée. Il y avait quelque chose de la Spartiate dans cette frêle et belle créature qui semblait n'avoir été créée que pour aimer et à qui la guerre jetait son cri de haine et de malédiction.

Car la guerre, voyez vous, avec le sang qu'elle verse, avec les veuves et les orphelins qu'elle fait, avec les ruines qu'elle laisse derrière elle, est toujours une malédiction, et la cause doit être bien juste, sacrée même, pour que les lauriers ne soient point criminels.

Mais quand l'ennemi ou l'adversaire du Nord, vainqueur par le nombre foula du pied le sol de la Louisiane envahie, ce n'est certainement pas la Louisianaise qui le salua d'un mot agréable ou d'un sourire ; et quand le proconsul Butler, le général à la paupière flasque et à l'œil louche, entra à la Nouvelle-Orléans sous la protection de Farragut, ce n'est point elle assurément qui acclama ce général d'accident, d'aventure et de triste réputation.

Elle fut noblement silencieuse et digne. Ses fils combattaient ailleurs.

Et maintenant même, à cette heure des oublis, quand le Sud et le Nord, au nom d'une Union rétablie, se serrent la main ou les mains, le Sud franchement et le Nord avec une amitié douteuse ou l'amitié du maître, c'est peut être dans le cœur de la femme seule, en un coin mystérieux et sacré, que vous retrouvez le pieux souvenir de la *Cause perdue*.

La mémoire de la femme est dans son cœur.

J. GENTIL.

La contribution de Charleston.

Presse Associée

Charleston, Caroline du Sud, 15 septembre—Le comité des voies et moyens du conseil de ville a alloué $1000 pour les victimes de l'ouragan.

:o:

Une nouvelle allumette de sûreté.

On a enfin découvert le moyen de fabriquer une allumette sans l'aide du phosphore. L'allumette de sûreté ne contient ni phosphore rouge, ni phosphore jaune ni aucun composé de phosphore, mais en même temps elle a l'immense avantage de pouvoir être fabriquée par les mêmes machines dont on s'est servi jusqu'ici. Les inventions font toujours de grands progrès dans toutes les branches, et cependant il y a des choses qui semblent au dessus de l'amélioration. Par exemple le Hostetter Stomach Bitter, ce fameux médicament qui depuis plus de cinquante ans est sans égal comme correctif des désordres de l'estomac. De tous côtés on a surgi des imitations, mais comme la lumière d'un phare, il est resté inaltérable, indiquant le moyen d'acquérir la santé, en guérissant des maux tels que la constipation, l'indigestion, la dyspepsie, l'état bilieux, le foie paresseux et les désordres rénaux.

Le Carillon de Kerlas

Ayant toussé, s'étant assise en son fauteuil, confortablement, la nonagénaire aïeule au teint pâle, aux yeux encore très vifs et intelligents, à la coiffure frisée, aux fils d'argent, qui lui donnait un air de marquise, commença son récit, en ces termes :

Il y avait, une fois, une jeune demoiselle mignonne qui se nommait Jeanne.

C'était la plus sauve, la plus exquise petite Bretonne de toute la Cornouaille et du Léon : aussi, les matrones la citaient en exemple à leurs filles et les gars rougissaient, lorsqu'elle passait auprès d'eux.

Jeanne, ce jour-là, chantait une ballade ancienne, tout en faisant sa besogne journalière. La fillette était gaie parce que la "Labous dû" celle, qu'avec terreur, on appelait aussi dans le pays, la sorcière de Kermaro, était venue des l'aurore, lui annoncer, comme une certitude, le retour prochain d'Yves, parti depuis des années pour les Indes.

La charmante jeune fille avait bien un peu peur des sorcières et n'osait pas y croire ; mais, celle-ci avait tellement la réputation de toujours dire la vérité ! Elle attendait donc avec anxiété celui qui l'avait quittée encore toute petite.

Oh ! qu'ils avaient coulé vite ces heureux jours, où, la main dans la main tous deux, ils cherchaient les nids et cueillaient les fleurettes des champs.

Maintenant elle était grande et belle,—une petite femme, presque.—Oui, belle, Jeanne le savait. Tout le monde, tous les yeux, ne le lui disaient-ils pas? jusqu'aux pinsons, en l'aubépine des chemins creux !

—Qu'il sera fier, me voyant ainsi changée, de se promener avec moi au "pardon," pensait-elle. Et la ballade, à peine interrompue, de recommencer de plus belle et joyeuse.

Il se faisait tard. Depuis longtemps le soleil avait disparu dans les profondeurs de l'Océan, le grand Océan, qui reflétait, comme en un immense miroir, les ors pâlissants du ciel. Les cigales emmêlaient la luzerne fleurie, faisaient leur sérénade ; les cris-cris, dans l'âtre lançaient en le calme du soir leurs chansons, et Jeanne, dont les beaux yeux se fermaient à demi par le sommeil, dut songer, le cœur gros, à aller se mettre à dodo, sans avoir encore embrassé son chez Yves. Elle pensa pleurer, la pauvrette !

Mais Médor, le bon vieux chien, se mit à japper.

—Yves ! c'est Yves !.... Grand'mère.... laisse là tes fuseaux et ta quenouille !.... viens vite !.... C'est lui.... le voilà ! Vois, grand'mère, qu'il est beau ! qu'il est grand et fort !

Ce ne fut pendant une heure, que des cris, des rires, des exclamations de joie, des bruits de baisers bien tendres, parmi lesquels on démêlait :

—J'ai dit Yves, quelque chose pour toi, mignonnette. C'est quelque chose de bien beau : une plante que j'ai rapportée de là-bas, bien loin ; d'au delà les tropiques. Elle a de jolies feuilles vertes et luisantes comme du satin. Et des fleurs ! oh ! qui peut dire combien elles sont charmantes ! mais tu devras attendre qu'elles s'ouvrent. Chaque petit bouton devient une jolie clochette. Place la plante où les rayons de soleil les ouvriront, et, lorsque le chagrin viendra se saisir de ton cœur, très chère, lorsque j'aurai repris la mer, souviens-toi que ces petites clochettes sonneront gaîment au jour de ton mariage. Soigne les bien surtout ; je t'ai rapporté le bonheur et une fortune des vallons du sud, vois-tu, ma chérie.

Hélas ! Yves dut bientôt se préparer à quitter la chaumine, la grand'mère et la brunette aimée : son congé était expiré, il fallait rejoindre les camarades, s'embarquer sur le navire qui, balançait sa carène svelte sur l'onde bleue, n'attendait plus que lui pour lever l'ancre.

Combien de temps serait-il sans revenir au pays d'Amor ?.... C'est ce que le regard mouillé de larmes de Jeanne semblait demander.

Yves, lisant l'inquiétude de Jeanne, lui répondit en souriant :

—Chasse la tristesse de ton âme : les clochettes sonneront gaîment le jour de ton mariage. Adieu, petite sœur, adieu !

Jeanne plaça son trésor à la fenêtre de sa chambre, sous les rayons du soleil, au milieu des lierres jouant avec la vigne et les capucines qui protégeaient ainsi son plant des ardeurs de l'astre du jour, de la brume et du froid, la nuit.

Elle passait des heures entières à voir pousser les feuilles du fuchsia, à en compter les boutons. Elle seule, désormais, l'arrosa tous les jours. Elle seule en eut la garde et se permit d'y toucher.

Jeanne, possédée d'une hantise lugubre, était triste comme la mort, n'écoutait plus, ne voyait plus les pinsons, les tauvettes et les tourterelles qui chantaient et se donnaient des rendez-vous dans le lierre et la vigne. Elle versait des larmes devant son beau plant.

Les clochettes n'avaient pas encore sonné et Yves n'avait pas encore donné signe de vie.

Hé ! la "Labous dû," puisque vous voilà, prenez ce beau morceau de lard, ces œufs frais et dites-moi ce qu'est devenu le navire qui portait Yves ?

La vieille sorcière lui répondit qu'elle allait consulter ses oracles.

Demain, fillette, tu sauras ce que te cache le destin.

Mais les oracles n'avaient pas voulu répondre, triste présage confirmant ses pressentiments, le marin avait certainement disparu dans les abîmes de la mer.

Tous les jours, à la tombée de la nuit, à l'heure où le bon Médor avait jappé la fillette s'en fut au bord de la mer, et, courant la grève, parlait à l'Océan, aux vents, leur demandait ce qu'ils avaient fait de son frère ; maudissant la tempête et les vagues qui avaient englouti celui que tant elle aimait.

Et le flot, rageusement, répondait à ses sanglots en grondant plus fort, en crachant des galets à ses pieds.

En un vieux castel, près de là, dont les armoiries sculptées dans le granit, attestaient de l'ancienneté et de la valeur des châtelains qui s'y étaient succédé, vivait un jeune et noble seigneur.

Le châtelain passa devant la chaumière, par un beau jour d'été, aperçut les clochettes épanouies qui se balançaient gracieusement au souffle de la brise. Il ne put s'empêcher de s'arrêter pour admirer ces fleurs, les plus belles qu'il eût jamais vues de sa vie.

Le soleil avait disparu derrière les collines et s'acheminait vers la mer, qu'il était encore là, en contemplation.

Elles orneraient un trône ! s'écria-t-il. Il faut que je les possède. Je les mettrai dans ma grande salle. Je les donnerai à la duchesse Anne.

Jeanne sortit à ce moment. Elle allait, une fois encore, interroger la "Grande bleue."

—Une fortune est à toi, si tu me cèdes ces fleurs !—Et, voyant qu'elle ne l'écoutait point, il ajouta : —Je te donnerai en échange une belle métairie où tu verras bondir un beau troupeau de brebis blanches.

—Non, non, fit elle, se souvenant tout à coup de ce que lui avait dit son frère ; ne me tentez point, seigneur. La main qui me donna ces fleurs si rares est froide et inerte au fond de la mer. Mon cœur se briserait s'il fallait jamais me séparer de mes petites clochettes jolies.

Le jeune homme vit une larme se former et glisser des grands yeux rêveurs et attristés de Jeanne, telle qu'une perle de rosée sur une églantine. Ce ne fut qu'alors que la beauté, la grâce, la distinction même de la jeune fille le frappèrent et, après être resté quelques instants silencieux devant cette grande douleur qu'il venait de faire éclater, sans le vouloir, il prit tendrement les mains de la pauvre enfant, les baisa puis partit désolé, sans avoir ajouté un mot.

Cependant tous les jours il revenait admirer le fuchsia, ses clochettes merveilleuses et la Jeanne adorable en ce cadre délicieux. Et tous les jours, après lui avoir fait les mêmes offres, il s'en allait contrit ; invariablement, Jeanne répondait : (Non je ne le puis.)

Enfin n'y tenant plus, après avoir essayé de rester quelques jours sans venir, le jeune seigneur découvrit qu'il aimait peut-être davantage Jeanne que ses fleurettes, et revenant admirer les deux, il osa causer plus catégoriquement. Un soir, pressant les petites mains sur son cœur, il s'écria :

—Décidément, tant de grâce et de beauté ne peuvent demeurer plus longtemps en cette chaumière. Jeanne, dis, sois ma bien-aimée.... ma compagne adorée, ma femme.... la châtelaine de Kerlas....

La petite Bretonne, rougissante et toute gênée, innocente des gestes et des mots d'amour, arracha bien vite ses mains d'entre celles du jeune homme, saisie de crainte et pourtant heureuse de l'honneur qu'il lui faisait.

—Jeanne ! réponds, je t'en supplie.....

—Mon Dieu ! dit-elle,—vous êtes un grand seigneur et moi une pauvre fille, une petite paysanne, non, cela ne se peut pas.

Mais il se rapprocha d'elle, tout près, entoura sa taille de son bras, et, d'un ton très doux, lui parla, persuasif et sincère.

—Ecoute, Jeanne jolie. Ce n'est pas en vain, m'a-t-on dit, que le malheureux te tend la main.... Je te sais bonne et compatissante. Hé bien ! Je te tends les deux mains, à mon tour, donne-moi ton cœur, veux-tu, fais-moi cette aumône.... tu verras, je te rendrai si heureuse.

Mais Jeanne demeura triste et rêveuse ; le jeune homme ajouta, ayant deviné la cause de sa tristesse :

—Ta grand'mère te suivra au château et y vivra dans le bonheur et l'aisance jusqu'à la fin de ses jours et.... tes clochettes seront aussi bien là-bas, auprès de nous deux ; dis, Jeanne, veux-tu m'aimer ?

Le clocher à jour de Kerlas oscillait sur sa base ; les cloches sonnaient à toute volée, faisant entendre au loin leur carillon joyeux.

Depuis près de deux ans que le seigneur de Kerlas avait vu Jeanne pour la première fois, son amour pour elle avait été grandissant. Les clochettes s'étaient ouvertes à nouveau, de plus en plus nombreuses. Lorsqu'elles furent toutes épanouies on les transporta au château.

On avait attendu ce grand jour pour illuminer l'ancestrale demeure ; pas une fenêtre, pas une tourelle, pas une tour ne fut oubliée, et la forêt environnante semblait s'embraser d'un immense feu de joie ; le biniou joua ses gavottes les plus dansantes afin que tous les pauvres gens du pays, accourus de toutes parts, pussent s'ébattre sur les pelouses, tandis que là-haut dans le grand salon, de nombreux nobles invités fêtaient la nouvelle épousée.

Mais les honneurs ne grisèrent point Jeanne. La jeune femme se souvint de son origine et, pour montrer aux malheureux qu'elle serait leur fée bienfaisante, elle se fit ouvrir une fenêtre où elle parut au bras de son seigneur et maître et tendre époux.

Tous deux, et les invités, leur jetèrent de l'argent à pleine main. C'était un spectacle touchant que d'assister à cette scène qu'aucune langue ne saurait traduire. Aux cris de joie, d'enthousiasme de ce bon peuple, succédèrent des bénédictions et des vœux sincères pour le bonheur des deux nouveaux mariés.

Enfin, il retournèrent au salon. Quelle ne fut la surprise et l'émotion de Jeanne en se trouvant devant un beau jeune homme qui ne cessait de la regarder avec extase.

—Ciel ! ce n'est pas un rêve ! Yves ! ....c'est lui ! O ! mon bon frère ! tu m'es enfin rendu !.... Mon bonheur est complet ! Yves !.... parle ! que j'entende ta voix, pour être certaine que je ne suis pas victime d'une vision chimérique.

Yves sourit :

—Allons ! elles ont sonné pour toi, sœur chérie, les petites clochettes, ne te l'avais-je pas dit ?

Et quelques jours plus tard, il conta comment le vaisseau avait sombré sur des récifs ; comment il avait été rencontré sur une épave, recueilli par des pirates qui l'avaient vendu comme esclave à Alger ; comment enfin, il avait fini par s'évader, prendre du service sur un navire hollandais, et arriver juste à temps pour assister au bonheur de sa sœur.

Comme un marin ne peut vivre que sur la mer, il repartit encore ; mais sur un corsaire. Yves avait résolu de tirer vengeance des pirates qui l'avaient réduit à l'esclavage. Il le fit si bien, qu'à la cour on parla de lui. Le roi le voulut voir et le féliciter ; lui confia un vaisseau.

Le "Breton" devint, dès lors, un corsaire redoutable pour les ennemis de la France.

Puis enfin, lorsqu'il fut trop vieux pour braver la tempête et l'ennemi, son plus grand bonheur était de faire sauter sur ses genoux les enfants de sa sœur.

Quant à la vieille grand'mère, elle vécut longtemps au sein de cette famille unie, aimant à raconter les exploits de son petit-fils le (Corsaire.)

Bien des années, mes amis, mes enfants, se sont écoulées depuis ; le plant de (Fuchsia) est toujours vert et fleuri pourtant.

Allez au château de Kerlas, dont il ne reste plus que des ruines imposantes, vous y retrouverez l'arbuste, facilement, et, pour peu que vous prêtiez l'oreille, vous entendrez les petites clochettes charmantes carillonner entre elles.

C'est un nouveau couple qui s'unit sur terre.

Avis aux Mères.—Le Sirop Calmant Soothing Sirup de Mrs. Winslow devrait toujours être employé pour les enfants en dentition. Il soulage immédiatement le petit patient ; en apaisant les douleurs de l'enfant il produit un sommeil naturel et réparateur, et le petit chérubin se réveille "vif comme un pinson." Ce médicament est très agréable au goût. Il calme l'enfant, amollit les gencives, arrête les douleurs, débarasse des gaz, régularise les intestins, et est le meilleur remède connu pour la diarrhée, qu'elle provienne de la dentition ou de toute autre cause. Vingt-cinq sous la bouteille. Ne manquez pas de demander "Mrs Winslow's Soothing Sirup".

AVIS

—AUX—

Capitalistes et à Ceux qui Veulent Faire des Placements d'Argent.

Le Bureau de Liquidation de la Dette de Ville de la Ville de la Nouvelle-Orléans, dans l'Etat de la Louisiane,

Etats-Unis d'Amérique, en vertu d'un privilège spécial accordé par la Constitution et les Statuts de l'Etat de la Louisiane, recevra jusqu'au

SAMEDI, 15 DÉCEMBRE 1900, A MIDI,

des soumissions cachetées pour l'achat des

"BONS D'AMELIORATIONS PUBLIQUES"

de la Ville de la Nouvelle-Orléans de mille piastres chacun, datés du 1er juillet 1900, avec intérêt payable semi-annuellement, courant pendant cinquante ans, sujets à être rappelés après le 1er juillet 1942, payables en monnaie légale des Etats-Unis, l'intérêt et le principal étant garantis par des taxes spéciales imposées à cet effet. Le produit de ces bons sera consacré à la construction de systèmes publics d'eau, égouts et desséchement (sewerage and drainage) de la Ville de la Nouvelle-Orléans. Le montant de bons devant être vendus et le taux d'intérêt qu'ils porteront dépendront des soumissions.

On ne considérera aucune soumission offrant moins de pair et de l'intérêt accru pour les bons ou qui demande un plus fort taux d'intérêt que 4 pour cent ou un intérêt au-dessous de 3 pour cent. Seize millions de bons seront vendus si un intérêt de 3 pour cent est offert ; quatorze millions si 3 1/2 pour cent est offert et douze millions si l'intérêt proposé est de 4 pour cent. Les acquéreurs auront à prendre les bons de temps à autre, après un avis de soixante jours et à les payer suivant la demande qu'en fera la Commission de l'Eau et des Egouts.

Vingt pour cent de chaque soumission acceptée seront livrés aussitôt que les bons seront imprimés et signés.

Une soumission pour moins de cinq bons ne sera point considérée.

Le Bureau de Liquidation de la Dette de la Ville et le Conseil de Ville se réservent le droit de rejeter l'une quelconque ou toutes les soumissions.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque certifié de trois pour cent du montant des bons pour lesquels on a soumissionné. Les chèques des soumissionnaires récusés seront immédiatement rendus à qui de droit ; ceux des soumissionnaires heureux seront gardés et affectés au paiement de la première livraison des bons. Toutes les soumissions devront être ratifiées par le Bureau de Liquidation et par le Conseil de Ville de la Nouvelle-Orléans.

Des détails complets relativement à tout ce qui concerne cette annonce peuvent être obtenus dans les brochures que l'on aura en s'adressant à

MM. WINSLOW, LANIER & CIE, à New York.
A la BANQUE CONTINENTALE NATIONALE, à Chicago.
A MM. HOPE & CIE, à Amsterdam.
A MM. BROWN, SHIPLEY & CIE, à Londres.
Au CONSEIL DE LIQUIDATION DE LA DETTE DE VILLE,
Chambre 10, Hôtel de Ville, Nouvelle-Orléans, Louisiane,
E. U. d'A.

10 juil—dim mer ven

—Ainsi nous aurons vécu.

—Ainsi nous serons morts.

Ils s'arrêtèrent épuisés.

Ils s'étaient soulevés. De nouveau ils s'étendirent.

Et ils s'étreignaient les mains dans le même geste qu'ils avaient eu si souvent lorsqu'ils avaient voulu, autrefois, dans l'étroite unité de leurs deux vies, se communiquer leurs affections, leurs espérances ou leur haine.

Une heure se passa. Les autres déliraient toujours. Seuls, au moment de mourir, les deux frères retrouvaient leur intelligence.

—Gaston ?

—Frère....

—Cette nuit, te souviens-tu ?

—Oui, c'était une souffrance atroce....

—Et il s'est approché de nous pour nous donner à boire.

—Sa ration d'eau, peut être.

—Et peut-être souffrait-il autant que nous....

Leurs mains réunies étaient agitées de tremblements.

—Frère, une épouvantable pensée m'est venue....

—Elle m'est venue aussi, frère ?

—S'il n'était pas coupable ?

Si vraiment notre haine se trompait ?....

Ils se turent, tout à coup, comme interrompus.

C'est que tout près d'eux, les touchant presque, le duc de Villefort délirait à son tour, à bout de forces, et comme les autres apercevant la mort.

Il délirait, et dans sa fièvre c'était l'image de Colette qui apparaissait persistante et charmante.

Et nul autre nom, sur ses lèvres, ne vint à ce moment-là, si ce n'est le nom de Colette.

—Ecoute, disait Pierre.

—Oui, oui c'est à elle qu'il pense au moment de mourir.

—Il l'aime.

—Comme nous l'aimons !

—N'est-ce pas son image que tu revoyais aussi, sois franc ?

—Je la revoyais, souriante et douce, comme le jour où nous l'avons rencontrée chez le garde Soubise....

—Et moi, je la revoyais comme lorsqu'elle nous est apparue, pareille à un fantôme, entre les bruyères et les genêts, pendant le duel.

Horace murmurait doucement, dans son délire, avec une tendresse infinie :

—Colette ! je ne vous verrai plus jamais, ma chère Colette...

Il l'aime, disait Pierre..... Alors, vois-tu, il vaut mieux que la mort nous emporte, lui et nous....

—Oui, puisque, s'il n'est pas coupable du meurtre de notre père, nous étions destinés quand même à le haïr.

Ils se turent, redevenus farouches.

Longtemps, très longtemps après :

—Crois-tu qu'elle l'aime ? Crois tu qu'il n'est pas aimé ?

—Peut-être !.... Peut-être !

Et ce fut tout. Une faiblesse les prit. Ils perdirent connaissance de nouveau. Et sans doute qu'ils emportèrent, dans cet évanouissement, l'espérance que peut-être Colette n'eût pas aimé Villefort et qu'elle eût aimé l'un d'eux !

Le radeau vogue au gré des flots.

Nulle force maintenant pour diriger l'unique voile.

Nulle intelligence pour consulter la boussole.

Ils vont mourir de misère, de soif et de faim.

Malaquin donne quelques signes de vie.....

—A boire ! A boire !

Il se traîne jusqu'à la barrique, râcle le fond avec un gobelet et boit goulûment quelque chose que dessèche le soleil, qui n'est plus de l'eau et qui est plutôt de la boue.

Il ne se recouche pas.

A continuer.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

40 Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERTIS

XIV

LA MAISON MAUDITE.

Suite.

S'arc boutant l'un à l'autre, le premier, qui n'était autre que Rob Jocelyn, descendit à tâtons, et, grâce à sa vigueur et à son agilité, ne tarda pas à toucher le plancher. A peine dans la place, il tendit à Gordon, puis à Férignol, ses vigoureux biceps, les attirant jusqu'à lui, tour à tour.

De nouveau ils prêtèrent l'oreille ; on eût pu croire la maison inhabitée. Même ce silence rendait leur situation plus critique. Un craquement indiscret pouvait révéler leur présence. Ils reprirent leur marche hésitante à travers l'enfilade de pièces où ils s'orientaient, grâce à leur connaissance du plan de la maison contiguë.

A présent, la cage de l'escalier s'ouvrait devant eux. Mais celui-là n'avait pas le riche vêtement de l'hôtel Sidney. Les marches nues, poussiéreuses, à peine entretenues, descendaient vers le premier étage. Heureusement les chaussures des trois détectives amortissaient la résonnance de leurs pas. Cramponnés à la rampe de peur qu'un frottement indiscret ne révélât leur présence, ils avançaient toujours, se coulant peu à peu au cœur de l'habitation.

Le palier du premier étage n'était pas éclairé ; toutefois une lueur venant du rez-de-chaussée leur permettait de poser le pied plus à coup sûr.

Par acquit de conscience, ils écoutèrent, mais les chambres leurs semblèrent non moins vides que celles de l'étage supérieur. D'ailleurs, un bruit de voix, sourd murmure à travers lequel passait de temps à autre une clameur plus haute, devenait de plus en plus distinct, les guidait de son bourdonnement intermittent.

Comme ils quittaient la dernière marche, il leur sembla que les voix s'enflaient comme grossies de quelque colère. Ce bruit grandissant permit au trio de se diriger vers la chambre où les interlocuteurs se croyaient isolés.

Une mince porte vitrée la séparait du vestibule. Un rideau en masquait les vitres, mais la lumière qui éclairait intérieurement la pièce permettait, même à travers l'étoffe, de distinguer le couple qui s'y trouvait, dessinait leur silhouette comme des découpures d'ombres chinoises.

Les deux interlocuteurs de cette orageuse conversation n'étaient autres que George Clemens et Nina Anuine.

—A la fin, fit l'homme qui semblait hors de lui, j'en ai assez ! cette vie est intolérable. Jusqu'à ce bal où votre stupide jalousie n'a pas craint de me relancer, où pour un peu elle m'aurait donné en spectacle et couvert de ridicule.

—Dites d'opprobre, fit elle, se campant devant lui d'un air de bravade.

—D'opprobre si vous y tenez, et sans votre ex-amie....

Elle l'interrompit d'un ricanement :

—Heureusement pour vous, vous aviez votre police. Depuis quand êtes vous si bien avec Aurore Burley ?

—Peu importe avec qui je suis bien. Est ce que vous croyez par hasard que je vous reconnais le droit de mettre les mains dans mes affaires ?

—Je m'y salirais le doigts. Et quant à la femme à laquelle je n'ai pu faire son affaire, grâce à cette autre drôlesse, soyez certain que quand je la retrouverai, elle n'aura pas perdu pour attendre.

—Ne vous y frottez pas. Ah çà ! est-ce que vous vous imaginez qu'avec une femme comme vous un caprice engage à quelque chose.

—Un femme comme moi, fit-elle la voix sifflante, ne se laisse fouler au pieds par personne, ni surtout par un escroc et un maître chanteur tel que vous.

Et de quoi avez vous vécu, si ce n'est des sommes que j'arrivais à extorquer à cette misérable Aurore et, quand ces subsides ne suffisaient plus à vos vices, des acomptes que vous prélevi ez sur la couardise ou les honteux secrets de gens que vous menaciez d'un esclandre, et qui achetaient votre silence par de déshonorants marchés ? Je vous étais bonne à quelque chose, alors !

—Que vous avez donc la mémoire fâcheusement fidèle, con